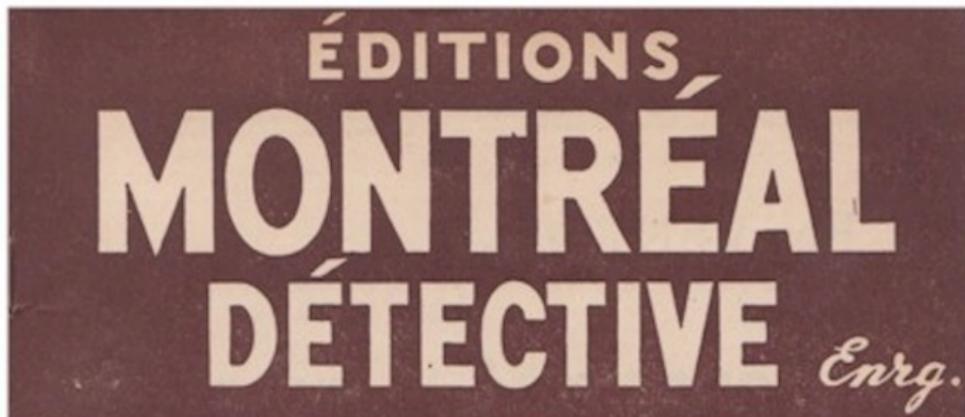


HERCULE VALJEAN

L'homme sans tête



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-046

L'homme sans tête

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 697 : version 1.0

L'homme sans tête

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Le jeune homme qui, sous le nom du Domino Noir semait la terreur dans le monde de la pègre, était dans son laboratoire.

Petite pièce sans fenêtre habilement dissimulée, si bien masquée, en effet qu'on n'en pouvait deviner la présence dans la maison.

Pour y accéder, il fallait que le Domino noir presse, dans une boiserie sculptée, près de la cheminée, un déclic qui mettait en marche un moteur.

La cheminée tournait sur un axe, et révélait une porte.

C'était par cette porte qu'on entrait dans le laboratoire.

Ce midi, le Domino noir, seul dans ce laboratoire au magnifique équipement scientifique, faisait des expériences pratiques aux

rayons infrarouges.

Un papier portait des traces d'écritures rendues illisibles par le feu.

Le papier était pratiquement carbonisé.

Et pourtant, sous l'influence d'une projection de rayons infrarouges enregistrés ensuite sur une pellicule photographique, l'écriture ressortait, claire et nette.

Le Domino avait inséré le papier dans un cadre-tenon qui permettait la manipulation de l'objet examiné sans détérioration ou empreintes inutiles.

Satisfait des résultats de ses expériences, fruits de longs mois de recherches, et venant s'ajouter aux expériences similaires tentées par le Docteur Waldo Simmler, et abandonnées par lui lors de son entrée dans le consortium allié de recherches atomiques, le Domino noir rejeta en arrière l'abat-jour vert qui lui protégeait les yeux, et tout en éteignant le projecteur à la violente lumière qui éclairait sa table de travail, il alluma la lumière au plafond.

– Bon, c'est fini !

Il s'essuya les mains sur un linge pendu près du petit lavabo.

Comme il accomplissait cette besogne, le téléphone sonna :

Le Domino noir avait une extension, dans son laboratoire, d'où il pouvait répondre à chaque appel, sans se déranger.

– Allô ?

– Domino ? C'est Benoît Augé.

Benoît Augé, reporter au MIDI, le plus grand quotidien de Métropole, et le seul point de contact avec le Domino noir.

Le Domino connaissait Benoît Augé depuis longtemps.

Au collège, ils avaient étudié ensemble.

Quand il décida de devenir un ennemi du crime, il choisit de mettre Benoît Augé, ami sûr, sincère, loyal, dans ses confidences.

Seul au monde, Benoit Augé connaissait la vraie identité du Domino noir.

Seul Benoit Augé connaissait son nom.

Seul Benoit Augé savait que le Domino noir était un orphelin, issu de parents très riches, et ayant hérité d'une fortune considérable.

Dans les cercles sociaux où il gravitait, le Domino noir n'était qu'un homme riche, bon parti, mais oisif, et jugé assez inutile.

Nul ne savait que derrière ces apparences de farniente constant, de paresse même, se cachait la personnalité la plus redoutable que les criminels aient jamais connue.

Quand, dans un bouge, on mentionnait le nom du Domino noir, quand un criminel en informait un autre que le Domino noir était à ses trousses, c'était le désastre ! Et les criminels prenaient la frousse...

Quand quelqu'un désirait se mettre en communication avec le Domino noir, on téléphonait à Benoit Augé.

C'était la façon.

Peu le savaient.

Mais Théo Belœil le savait.

Et cela, en plus de Benoit Augé, était amplement suffisant.

Théo demandait l'aide du Domino.

Surtout parce que, étant le chef de l'escouade des homicides de la police provinciale, il en avait souvent besoin.

Et Benoit Augé, comme reporter, venait souvent en contact avec des cas nécessitant l'aide du Domino.

Ainsi muni de deux antennes explorant le monde du crime, le Domino avait tout le travail désiré.

Non au point de vue financier.

Les services du Domino étaient gratuits, mais surtout au point de vue, au strict point de vue humanitaire.

Aussi, ce midi, l'appel de Benoit Augé pouvait signifier beaucoup.

Quand le Domino entendit l'identification :

– Allô ! Domino ? Ici Benoit Augé.

Il comprit que Benoit avait une cause.

- Oui ? Qu'est-ce qu'il y a, Benoit ?
- J'ai reçu une visiteuse au journal.
- Ah !
- Oui. Envoyée par Belœil.
- Bon.
- C'est une vieille fille, Rose-Aline Riendeau.
- Oui ?
- Elle voudrait te voir.
- Où ?
- Chez elle.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Oh, une histoire de revenant, d'apparition...
Le Domino eut un geste d'impatience à l'appareil.
- Tu sais bien...
- Je sais tout ce que tu vas me dire, Domino...
Mais je crois qu'il y a plus que ça.
- Quoi ?
- Mademoiselle Riendeau m'a expliqué les

circonstances.

– Oui ?

– Et je crois que c'est plus que ça, dans le fond.

– Alors quoi ?

– Une question d'héritage, je crois.

– Oui, mais...

– Écoute-moi jusqu'au bout : je crois deviner qu'on essaie, par ce moyen, de faire claquer la bonne dame.

– Ah, ah !

– Oui. Je te conseille de voir mademoiselle Riendeau, et de recevoir sa déposition... Tu seras intéressé.

– Où demeure-t-elle ?

– 366, Boulevard des Émeraudes.

– J'irai.

– Je lui avais dit que tu irais aujourd'hui.

– À quelle heure ?

– À trois heures. Il est midi, tu as le temps.

Le Domino se mâcha la lèvre d'en bas.

– Oui, j'ai le temps, en effet... C'est bon j'irai.

Il referma l'appareil.

Et immédiatement, il se mit en devoir, grâce aux accessoires dans son laboratoire, à se composer une physionomie.

Car le Domino noir, en plus d'être une personnalité dangereuse pour les criminels, était un as du maquillage.

À part Benoit Augé, personne n'avait pu se vanter de voir le vrai visage du Domino noir.

Changeant de visage, de personnalité comme un autre change de chapeau, le Domino noir apparaissait sur les lieux de chaque cause dans un déguisement différent.

Cette fois encore, il devait assumer une personnalité, un nom nouveau.

II

À trois heures tapant, le Domino était au rendez-vous.

Mais c'était un homme de cinquante ans, maintenant.

Un déguisement parfait.

Rondouillard, bedonnant, souriant, l'homme n'avait aucun point d'attache avec le Domino noir de la vie privée.

Et si parfaite était la substitution, que nul n'aurait pu la déceler.

Il monta les marches du perron.

La demeure de mademoiselle Riendeau était une ancienne maison de pierre dans un remarquable état de conservation.

Le perron était imposant.

Le Domino y monta.

Son doigt pressa le bouton.

La porte s'ouvrit au bout d'un moment, et une espèce d'apparition, hâve, vieille, jaune, maigre, sèche, femme de nom, mais non d'apparence, tant la poitrine était plate et le corps impersonnel, accueillit le Domino noir.

— Je voudrais voir mademoiselle Rose-Aline Riendeau

— Elle...

Mais le Domino ne lui laissa pas le temps de terminer.

Il leva la main.

— Un instant. Je dois ajouter qu'elle a exprimé le désir de me voir.

— Votre nom, monsieur ?

La cerbère n'avait pas même eu la moitié d'un sourire.

— Je suis Léonard Bouvrette.

— Je vais vous annoncer. Mademoiselle me dira si elle désire vous voir...

La bonne quitta la porte, et le Domino attendit.

Quelques instants plus tard, la vieille bonne revint.

— Mademoiselle vous recevra.

Et elle conduisit le Domino vers un monumental escalier.

Au bout d'interminables marches, le Domino se trouva devant une porte soigneusement capitonnée de cuir.

La bonne ouvrit la porte, et le Domino, sous son nom de Léonard Bouvrette, choisi pour bien aller avec sa personnalité, entra dans une pièce qui servait de boudoir.

Au fond, près de la fenêtre, une immense chaise à ailettes abritait une incroyable personnalité.

Issue d'un autre âge, Rose-Aline Riendeau surprit le Domino.

C'était une ancienne femme.

Vieille et ridée, vétustée est plutôt le mot.

Antique, vêtue d'une longue jupe noire qui lui couvrait les chevilles, et d'une blouse sobre qui

montait jusqu'au cou, cachant les bras, des manches longues et chastes.

L'œil de cet femme était vif, mais sévère.

Et elle accueillit le Domino sans plus de sourire que la bonne n'en avait eu.

— Vous êtes monsieur Bouvrette ?

— Oui.

— Assoyez-vous, monsieur Bouvrette.

La bonne était toujours dans la porte.

— C'est très bien, Anastasie, j'attendais monsieur Bouvrette.

— Bien, mademoiselle.

Et l'antique servante referma la porte sur elle.

— Monsieur Bouvrette, qui êtes-vous réellement ?

Le Domino se mit à rire.

— J'attendais cette question...

— Il n'y a rien de drôle là-dedans.

Le Domino se serra le sourire.

— Non... bon... Je suis... le Domino noir.

— Bien, jeune homme... je voulais vous voir. Des amis charitables m'ont conseillé de m'adresser à l'inspecteur Belœil, de la police provinciale. Il m'a donné le numéro de Benoît Augé.

Le Domino approuva de la tête.

— C'est la façon de se mettre en communication avec moi.

La vieille fille, d'un coup de tête, indiqua qu'elle avait compris.

— Je me suis rendu voir monsieur Augé, ce matin. Il m'a dit que vous viendriez cet après-midi. Il m'a même avertie que ce serait sous un faux nom, et déguisé. Je ne vois pas le déguisement.

— Tant mieux.

La vieille fille eut une esquisse de sourire.

— Mes félicitations. C'est une réussite.

— Merci, mademoiselle.

— Et maintenant, venons au fait.

— Je ne demande que ça.

- Quelque mauvais plaisir tente de me faire peur.
- Ah ?
- Oui. Mais on ne sait pas de quel bois je suis faite.
- Nul doute que...
- Nul doute que rien, jeune homme... J'ai vu ce que j'ai vu.
- Et qu'avez-vous vu ?
- Un homme sans tête.
- Un homme sans tête ?
- Ne me faites pas répéter, vous avez compris.
- Oui, évidemment.
- Alors gardez vos questions pour vous si elles ne sont pas nécessaires.
- Certainement, mademoiselle.
- Je voudrais que quelque chose soit fait pour mettre à jour ce qui se passe.
- Oui, mademoiselle.
- Que ferez-vous ?

– Je ne sais pas. Il me faudrait poser quelques questions.

– Allez, je vous écoute.

– Quand ces... apparitions ont-elles eu lieu ?

– La nuit, vers le petit jour.

– Au moment du sommeil le plus lourd.

– Oui

– Et qu'était-ce, exactement ?

– Un homme, très grand, aussi grand que l'était mon père. Et cet homme n'a pas de tête. Au lieu, un moignon de cou sanglant.

– Dans l'obscurité, comment...

– Comment j'ai pu voir le sang ? Bien simple. Il y avait une faible lumière, ma veilleuse. Et j'ai vu le sang. De mes yeux vu !

– Bon. Et l'homme est grand ?

– Oui.

– Vous ne l'avez pas reconnu ?

– Comment aurais-je pu le reconnaître, sans tête, sans visage ?

– Les vêtements, la démarche. Rien de familier ?

– Non.

– Qui demeure avec vous ici ?

– Ma sœur Émérentienne, cinq ans plus jeune, ma nièce Béatrice, vingt ans, mon frère Rosaire, cinquante ans, ma bonne Anastasie, un chauffeur, Laurent Lorrain.

– C'est tout.

– Vous ne doutez aucun d'eux ?

– Je les doute tous !

– Comment ça ?

– Mon testament est fait, ils en connaissent les clauses.

– Ah ?

– Je laisse à mes frère et sœur six cent mille dollars chacun. À ma nièce, quatre cent mille. Dix mille à chaque serviteur ayant été à mon emploi plus de six ans.

– Laurent Lorrain est-il éligible ?

- Depuis un mois.
- Et les apparitions, dites-vous, ont lieu au petit jour ?
- Oui.
- Probablement afin de bénéficier de la demi-pénombre de l'heure, qui, en plus de votre veilleuse, rend possible l'identification du tronc sans tête.
- Probablement.
- Et depuis combien de temps durent ces apparitions ?
- Trois semaines environ.
- Tous les soirs... tous les matins, plutôt ?
- Non. Seulement le mercredi matin, et le vendredi matin...
- Ah !
- Aussi régulièrement que la date du calendrier
- En trois semaines, jamais d'autres soirs ?
- Non.

- Étrange.
- C'est ainsi. Le mercredi matin, vers cinq heures, le vendredi matin, même heure.
- Et ça dure depuis trois semaines ?
- Oui.

Le Domino se croisa la jambe.

- Nous sommes aujourd'hui lundi. Il reste deux jours avant la prochaine apparition...
- Tout juste.
- Pourriez-vous m'introduire dans la maison, sous le prétexte d'un vieil ami, ou quelque chose du genre ?
- Certainement, et je n'ai pas de prétexte à donner.
- Je comprends bien ça, mais pour la sécurité de mon investigation, et pour en assurer la réussite, il vaudrait mieux que vous donniez un prétexte.

La vieille fille réfléchit un instant.

- Je vois... Je pourrais dire que vous êtes un ami de Clémence, une amie à moi qui demeure à

Québec.

- À votre goût. Il faut avant tout que ce soit plausible...
- Ce le sera. Quand viendrez-vous ?
- Demain, durant la matinée.
- Bon. Et sous quel nom ?
- Le même.
- Léonard Bouvrette ?
- Oui.
- Alors je vous attendrai à deux heures, demain.
- Entendu.

Et le Domino noir prit congé de cette étrange femme, sans sourire, sèche comme une branche de noyer, et qui ne souriait jamais, enfoncée dans sa chaise à ailettes, les pieds immobiles, les mains soigneusement étendues sur le séant.

III

Le lendemain, à deux heures, le même Léonard Bouvrette, alias le Domino noir, sonnait à la porte de Rose-Aline Riendeau.

La cerbère au corps asexué lui répondit de nouveau.

Mais cette fois elle l'accueillit sans mot dire.

Léonard – Domino noir – Bouvrette fut conduit à une chambre du deuxième, où la vieille bonne lui dit :

– Ce sera votre chambre. Nous dînons à six heures.

– Merci beaucoup.

Elle sortit, et le Domino noir, après avoir rangé les quelques effets dans sa trousse de voyage, s'assit bien sagement, attendant l'heure du souper.

À six heures, après une toilette rapide, il

descendit à la salle à manger.

Il se souvenait que cette pièce ouvrait sur le grand hall d'entrée.

Il la trouva donc sans misère.

On était tous à table.

Rose-Aline à un bout, son frère au bout opposé. Une ancienne jeune fille occupait la place à côté de Rose-Aline, mais sur le long pan de la table.

À son opposé, une jeune fille.

Le contraste était agréable, car cette jeune fille était remarquablement jolie.

Une grande brune aux yeux vifs, aux cheveux noirs à la peau foncée, vêtue d'une robe de bouton, la moulant bien, et agrémentée d'un décolleté que le Domino noir ne put comprendre, devant l'austérité des demoiselles Riendeau.

Car autant Rose-Aline, celle qu'il connaissait, était sévère de mise, autant sa sœur était sobre et sévère.

Et n'eut été la différence de cinq ans, le

Domino les eut prises pour des jumelles.

À l'exception, cependant que là où Rose-Aline était autoritaire, dure, sans réplique, sa sœur semblait dominée, vouée à l'obéissance.

Le Domino remarqua sa soumission absolue, ses épaules courbées, les regards craintifs qu'elle jetait à sa sœur.

— Monsieur Bouvrette ! Nous vous attendions pour commencer.

Rose-Aline avait eu une autre esquisse de sourire.

Le Domino entra d'un pas ferme dans la salle à manger.

— Je regrette si je suis en retard.

— Mais non. Nous sommes un peu tôt nous-mêmes. Vous êtes à l'heure.

Rose-Aline Riendeau indiqua d'un geste circulaire la compagnie assise à table.

— Permettez-moi de vous présenter à notre maisonnée... Monsieur Léonard Bouvrette, un très cher ami de Clémence Richard de Québec.

Monsieur Bouvrette sera parmi nous pour deux ou trois semaines. Souhaitons-lui la bienvenue.

Des sourires et des salutations parvinrent au Domino noir.

Puis Rose-Aline se mit en devoir de lui présenter sa « famille », comme elle disait.

— Ma sœur, Émérentienne Riendeau. Puis ma nièce, Béatrice Riendeau. Elle est la fille de mon frère décédé. Et voici mon frère Rosaire.

Le Domino serra la main à Rosaire Riendeau, et salua bas les demoiselles Riendeau.

Puis Rose-Aline se frotta les deux mains ensemble.

— Et maintenant soupons, voulez-vous, je commence à avoir faim. Monsieur Bouvrette, veuillez prendre place, le voisin de ma nièce...

Le Domino s'exécuta.

Le repas débuta en silence.

Il était impossible d'entretenir une conversation avec son voisin.

La table était trop petite.

Le Domino mangea en silence, comme tout le monde.

Et par-dessus sa fourchette, il observa.

La belle nièce, Béatrice.

La sœur... Émérantienne, déférente... beaucoup trop.

Et Rosaire.

Celui-là avait un air truculent qui déplut au Domino.

Grand et gras, les yeux chafouins sous des sourcils en broussailles...

Et des lèvres très minces.

Le Domino se fit la réflexion que les lèvres minces sont mauvais signe.

Cruauté, cynisme, manque absolu de sentiments humains...

Il décida de se méfier de Rosaire.

Il sentit le regard de la nièce Béatrice qui se posait sur lui.

Il cessa d'observer et se contenta de manger.

Inutile de faire naître des soupçons dangereux.

Le repas se poursuivait.

Le service était assuré par la vieille Anastasie, dont la vitesse et la dextérité surprirent le Domino.

Dans sa tête il repassa les événements.

À quoi rimaient les apparitions ?

À effrayer Rose-Aline Riendeau ?

On perdait son temps.

Rose-Aline n'était pas le type facilement impressionnable.

Restait que ces apparitions avaient un tout autre but...

Et qui en était responsable ?

Rosaire ?

Possible.

La nièce ?

Possible aussi. Elle était grande et bien découplée, de carrure presque athlétique.

Émerentienne ?

Ça ne semblait pas probable, mais il ne fallait pas se fier aux apparences.

Et il y avait Anastasie, la vieille bonne.

Mais celle-là fut mise de côté temporairement par le Domino noir...

À moins que ce ne fut Laurent Lorrain, le chauffeur.

Ou encore quelqu'un de l'extérieur.

Mais plus le Domino étudiait la maison, moins il croyait possible une incursion aussi régulière dans une telle maison, aussi haute, aussi peu accessible que celle-ci.

Non, ces apparitions dérivaient de quelque chose que le Domino noir ne savait pas.

Il décida sur l'heure de questionner plus avant la vieille Rose-Aline.

Et il se hâta de terminer son repas, que ses réflexions avaient considérablement ralenti.

Il s'aperçut qu'il en était encore au plat de résistance quand les autres attaquaient leur dessert.

À sept heures, les convives avaient terminé, et aucune conversation n'avait agrémenté la session.

Le Domino conclut qu'en cette maison, on ne causait pas à table.

Il le regretta, et espéra que son séjour ne serait pas trop long.

Puis Rose-Aline se leva de table, et les autres l'imitèrent.

Rosaire se dirigea vers le salon, suivi de Rose-Aline, et d'Émérentienne.

Comme le Domino noir allait les suivre, il sentit une main se poser sur son bras :

– Monsieur Bouvrette.

– Oui ?

C'était Béatrice, la nièce.

– Vous me semblez plus humain qu'eux... voulez-vous causer avec moi ?

– Certainement.

– Allons dans le jardin.

Le Domino fut flatté de cette charmante

invitation.

- Avec plaisir, mademoiselle.
- Suivez-moi.

Elle battit la marche vers les immenses porte-fenêtres qui ouvraient sur une terrasse tuilée.

Puis elle descendit trois marches, et se retourna, rendue en bas, pour attendre son compagnon.

Elle l'entraîna par le bras.

– Il y a des bancs, près de la roseraie, venez, nous allons nous y asseoir.

– Mais, que pensera-t-on... ?

– Ici, dans cette maison, on ne pense pas. On croira que vous êtes à votre chambre, ou parti en course.

– C'est tout ?

– Oui. C'est l'usage de laisser nos visiteurs à leurs propres idées, à leur guise...

– Bon.

– Venez...

Et en quelques pas, ils furent rendus à la roseraie.

Des bancs disposés en forme de U occupaient en effet un côté de cette roseraie, et Béatrice Riendeau y prit place...

Le Domino s'installa à ses côtés.

– Une belle soirée, n'est-ce pas ?

– Magnifique.

Le soleil allait se coucher, et le ciel était bariolé de couleurs inoubliables.

– Vous serez longtemps avec nous, monsieur Bouvrette ?

– Je ne sais pas... deux semaines, je crois.

Béatrice eut un soupir.

– Pauvre vous, je vous plains.

– Pourquoi ?

– La maison est austère. On n'y manque de rien, mais l'atmosphère est glacial.

– Je n'avais pas remarqué.

– Vous avez mal remarqué, plutôt. Il est vrai

que vous n'êtes arrivé que de la matinée. Mais vous verrez !

– Je verrai quoi ?

– Tout ! La maison ! Ma tante Rose-Aline ! La froideur de la vie ici !

– Il y a longtemps que vous êtes avec eux ?

– Depuis que mon père est mort, quatre ans.

– À ce que je vois, vous ne vous plaisez pas...

La jeune fille eut un geste dérisoire des épaules.

– Qui pourrait s'y plaire.

– Pourquoi restez-vous ?

– Je ne suis pas majeure.

– Ah, bon.

– Mais dès que j'aurai... non, je ne devrais pas dire ça. Ma tante, à sa façon toute spéciale, a été bonne pour moi...

– Oui ?

– Oui, très bonne. Mais c'est une ascète. Elle est dure pour elle-même, et dure pour les autres

- Elle vous prive ?
- Non. J'ai l'argent que je veux, et sans le demander, mais il y a autre chose...
- Quoi donc ?
- On me tient ici, je ne puis sortir, je ne puis vivre une vie normale. On m'empêche d'aller au cinéma, de rencontrer des jeunes gens, et encore moins de les recevoir ici.
- Tant que ça ?
- Oui, tant que ça. C'est un vrai martyre pour moi.

Le Domino sourit.

- Vous vieillirez, vous deviendrez majeure, vous serez libre !
- Mais en attendant, je ne le suis pas, et je souffre terriblement.

Le Domino lui prit la main.

L'âge que lui conférait son déguisement, le ton paternel qu'il prit ne firent pas sursauter la jeune fille, malgré le geste familier.

– Ne vous en faites pas, tout ceci passera.

La jeune fille se tapota les yeux du revers de sa main.

– Et voilà que ma tante, en plus d'être dure, égoïste et sévère, se mêle maintenant d'avoir des apparitions.

– Des apparitions ?

– Mais oui.

Le Domino joua la grande innocence.

– Quelles sorte d'apparitions ?

– Je ne sais pas...

– Mais enfin... !

– Elle prétend voir un homme sans tête qui se ballade dans sa chambre, dans la maison.

– Vous l'avez vu aussi ?

– Non.

– Rien du tout ?

– Absolument rien. J'ai vu ma tante se lever comme une folle, et crier, mais je n'ai jamais vu l'homme sans tête.

– Dommage, ça devrait être intéressant.

Béatrice eut un mouvement des épaules, et elle cligna des yeux.

— Vous n'avez pas peur de ça, des apparitions ?

— Pas du tout. Il est vrai que je n'en ai jamais vu...

La jeune fille se leva, enjouée, soudain gaie.

— Retournons à la maison, monsieur Bouvrette. Inutile de faire jaser la famille inutilement...

— Allons ! prononça le Domino avec regret.

Et ils rentrèrent au salon.

Les couleurs du soleil couchant, la beauté du soir tombant étaient un contraste formidable avec le salon des Riendeau.

Ici, tout était morne.

Les chaises étaient droites.

Pas de fauteuils.

Des cadres énormes et horribles abritaient d'affreuses photographies des parents et grands-parents, en modes du temps.

Et partout cette froideur, cette morosité.

Le Domino regarda un instant Rose-Aline, et il lui rencontra les yeux.

Le signe imperceptible qu'elle fit était clair.

— Montez à votre chambre.

Il obéit et grimpa le long escalier.

Il n'était pas dans sa chambre depuis dix minutes que Rose-Aline entrait.

— Je vous ai vu dans le parc avec ma nièce.

— Oui.

— Je veux savoir ce qu'elle vous disait.

— Ah ?

— Oui, je veux le savoir.

— Mademoiselle, je regrette, mais cette conversation était privée.

— Je veux savoir.

Le Domino comprit toute la puissance d'emprise de cette femme sur ses proches. Cette volonté de fer. Cette façon de dire : je veux ! Mais il ne céda pas.

– Demandez à votre nièce qu'elle vous accorde la permission de savoir ce qui s'est dit, et là, je verrai si je dois le révéler.

Rose-Aline ne semblait pas vouloir céder.

Le Domino prit les devants.

– Écoutez, autant en prendre votre parti.

– Quel parti ?

– Vous ne saurez rien.

– Non ?

– Non.

– J'ai les moyens de vous forcer à me le dire.

– Lesquels ?

– Déclarer le but de votre présence ici.

– Vous n'êtes pas intelligente, mademoiselle Riendeau.

– Non ?

– Non. En ce faisant, vous ne me causez aucun tort... mais vous vous en causer à vous-même...

La vieille fille réfléchit un instant. Puis elle dit d'une voix plus douce.

— Comprenez-moi bien. Je ne veux pas savoir ce qu'elle vous a dit pour des simples raisons de sévérité. Je veux tout simplement connaître son opinion de moi.

Mais le Domino était excédé.

Il était fatigué, et l'attitude de Rose-Aline Riendeau lui déplaisait ce soir.

— Vous ne connaîtrez pas cette opinion par mon entremise. Autant vous avouer vaincue et consentir à me laisser garder le silence.

Un moment Rose-Aline resta songeuse.

— Fort bien, monsieur... Bouvrette... À votre goût, mais vous ne suivez pas la meilleure politique.

Elle sortit, et le Domino attendit un instant, pour savoir quelle direction elle avait prise.

Il entendit refermer une porte.

— Elle doit être allée se coucher.

Il sortit à son tour, cherchant la chambre de bain.

Dans le long corridor, toutes les portes étaient

fermées.

Il hésita longuement, n'osant en ouvrir aucune, de peur de se trouver dans un endroit jugé tabou pour les hommes.

La chambre de Béatrice, par exemple.

Comme il allait retourner à sa chambre, bredouille, il entendit un pas qui grimpait l'escalier...

Et une seconde plus tard Émérantienne débouchait sur l'étage.

– Mademoiselle Riendeau !

La vieille fille n'avait pas aperçu le Domino, et elle sursauta en entendant sa voix.

– Plaît-il, monsieur ? Vous m'avez fait peur.

– Je regrette, mademoiselle. Je cherche la chambre de bain.

Elle montra une porte du doigt.

– Là.

Le Domino remercia, et se dirigea vers la porte indiquée. Mais comme il allait l'ouvrir, il entendit un pas rapide derrière lui :

– Monsieur Bouvrette !

– Oui ?

Émérentienne l'avait rejoint.

– Lorsque vous vous coucherez, ce soir, verrouillez bien votre porte...

– Pourquoi, mademoiselle ?

– Parce que, cette nuit, le fantôme de Gustave Riendeau va marcher dans la maison.

Le Domino ne fit mine de rien.

– Gustave Riendeau ?

– Oui, celui qui a été assassiné dans cette maison.

Et tout à coup, le Domino se souvint.

Ce meurtre avait défrayé la chronique, il y avait déjà quinze ans.

Un meurtre resté sans solution.

Gustave Riendeau passait l'été dans cette maison pendant que le reste de la famille allait à la campagne à trois cents milles.

Y compris Rose-Aline.

Un matin, on avait trouvé Gustave Riendeau dans sa chambre la tête complètement tranchée.

On n'avait jamais pu retracer le criminel.

La famille, appelée en hâte, ne put expliquer le meurtre.

Aucun doute, du moins pointant vers un suspect.

Rose-Aline héritait, mais elle était au camp, couchée et ronflant, au moment même où le crime était sensé avoir été commis.

— Ainsi, demanda le Domino à Émérinentienne Riendeau, Gustave Riendeau apparaît dans cette maison ?

— Oui. Et verrouillez votre porte... Il cherche une vengeance.

La vieille fille tremblait de tous ses membres. Le Domino comprit qu'elle était sincère.

— C'est bien, je verrouillerai.

Et après un court stage à la chambre de bain, il s'en fut se coucher.

Il ne verrouilla naturellement pas sa porte.

Mais il dormit.

Il se dit que si quelque chose se passait, le vacarme le réveillerait.

Et il n'eut pas tort.

Il dormit une partie de sa nuit avant d'être réveillé.

Vers le matin, à l'aube, un cri le réveilla.

Un cri qui perça son sommeil.

Qui le jeta hors du lit, vêtu de sa robe de chambre en un clin d'œil.

Il courut vers la porte et l'ouvrit, et se trouva en face d'un spectacle inusité.

Rose-Aline Riendeau, en robe de nuit chastement montante, mais en robe de nuit tout de même, se tenait debout dans le milieu du corridor, crient et hurlant comme une possédée...

Et de chaque porte de chambre sortait le reste de la famille.

Émérentienne.

Béatrice.

Rosaire.

D'une chambre au fond émergeait Anastasie.

Et du côté de l'escalier, le Domino vit une forme indistincte qui courait, tournait le coin, enfilait dans la longue descente.

Le Domino s'élança, en direction de cette forme fuyante.

Mais quand il arriva en haut de l'escalier, il n'y avait personne.

L'escalier était désert, et le hall en bas l'était aussi.

Il revint songeur.

Les idées lui trottaient.

Un fantôme n'aurait pas pris les jambes à son cou.

Il n'aurait pas couru.

Il ne se serait pas sauvé.

Un fantôme aurait pu disparaître sans avoir à courir à toutes jambes.

L'apparition était en chair et en os...

Le Domino revint vers le groupe.

Rose-Aline, pâle comme une morte, était soutenue par Rosaire et Béatrice.

Elle balbutiait des mots indistincts, et ses lèvres étaient bleues.

On pouvait distinguer une phrase qui revenait :

– C’était Gustave ! C’était sa voix ! Gustave, pardonne-moi !

Puis elle s’affaissa.

Le Domino se précipita à ses côtés, et voulut la soutenir.

Mais le corps extrêmement mou, le peu de résilience de la tête lui firent craindre le pire.

À tout hasard, il tâta le pouls.

Aucun mouvement perceptible.

Selon toute apparence, Rose-Aline Riendeau était morte...

IV

Le docteur Bourgault se releva.

Il était grave.

— Mademoiselle Riendeau est morte. Choc au cœur, apparemment.

Il y eut un chorus d'exclamations diverses.

Jusqu'au chauffeur, arrivé depuis quelques minutes, qui laissa échapper un...

— Ah, ben ça, alors !

Le Domino lui jeta un coup d'œil.

C'était un très bel homme.

Jeune, solide, l'air extrêmement intelligent.

Le Domino songea à Béatrice, retenue, surveillée, et aux attraits de ce jeune employé dont les yeux annonçaient une complaisance pas ordinaire pour le sexe faible...

Puis il revint au docteur.

– Puis-je vous parler un instant, docteur ?

– Certainement, monsieur.

Il l'entraîna vers sa chambre.

– Docteur, demanda-t-il quand ils furent seuls et la porte close, je vais me permettre une question.

– Allez-y, mon ami.

– Vous êtes sûr de la cause de la mort, chez Rose-Aline Riendeau ?...

– Certainement.

– Vous pourriez le jurer.

– Mais oui.

– Sur quoi vous basez-vous pour votre examen ?

– Sur le fait que je traite mademoiselle Riendeau pour une maladie de cœur depuis dix ans.

– Ah ?

– Oui. Et je suis certain que la mort a été causée par un choc.

Le Domino se grattait le menton.

Il s'était assis dans un petit fauteuil près du lit, et regardait le médecin.

Celui-ci était installé sur le bord du lit, et il jouait avec son stéthoscope.

– Il ne serait pas possible, par exemple, qu'elle soit morte empoisonnée ?

Le docteur se mit à rire.

– Vous avez l'esprit trop romanesque, monsieur. Je comprends que mademoiselle Riendeau, avec son caractère, puisse être, pour les membres de sa famille, plus agréable morte que vivante. Mais il n'y a pas de meurtre possible ici... Elle est morte de mort naturelle. J'admets que l'apparition peut être la cause. Toutefois, sa mort est bien naturelle...

Le Domino noir, toujours sous son déguisement de Léonard Bouvrette, n'insista pas.

– Puisque vous le dites, docteur...

– Je le dis, et je sais ce que je dis...

– Bon. À votre goût...

Le Docteur se leva.

– C'est tout ce que vous aviez à me demander ?

– Oui, docteur.

– Très bien, si vous me le permettez, je vais rejoindre ma famille... Je manque terriblement de sommeil depuis quelque temps.

Il sortit.

Le Domino resta seul dans sa chambre.

Il y resta longtemps, pensif.

Puis il descendit au premier étage.

Il signala le numéro de Belœil, à l'appareil téléphonique.

– Allô, mon vieux, je m'excuse de te déranger.

– Mais non, je dormais, mais ça ne fait rien.

– Voici, je crois que j'ai une cause pour toi.

– Tu crois ?

En deux mots le Domino narra l'aventure de Rose-Aline Riendeau à Belœil.

– Et ce que je veux savoir, conclut-il, c'est le

degré d'autorité que tu as pour provoquer une enquête.

– Écoute, Domino, réalise bien ma situation. As-tu des indices sérieux ?

– Franchement, non. Rien autre que mon flair, mon intuition.

– C'est peu.

– Pour moi c'est beaucoup.

– Je comprends, mais supposons que tu te tromperais ?

– Que peut-il arriver ?

– J'ordonne l'enquête, l'autopsie, tout le tralala...

– Oui ?

– Et ensuite on ne peut rien prouver.

– Bon, et puis après ?

– Alors nous avons toute la famille sur le dos, une poursuite, etc...

– C'est tout ?

– C'est tout, mais c'est assez.

– Non, pas nécessairement. J'ai un pourcentage d'erreurs alloué.

– Alors disons que tu risques, et je me charge des frais encourus, s'il y a une poursuite...

– Ça marche. Quand viendras-tu ?

– Immédiatement.

Belœil retourna en haut.

Il avait remarqué la porte de la chambre d'Émerentienne.

Il frappa.

Elle ne devait pas être couchée, car elle lui ouvrit sans délai.

– Oui ?

– J'aimerais vous voir un instant

– Entrez, monsieur Bouvrette.

– Vous pouvez cesser de m'appeler monsieur Bouvrette. Ça ce n'est pas mon nom.

– Ah ?

– Non. Je suis... le Domino noir. Même cette vieille fille recluse connaissait le nom, car elle

eut une lueur de grand intérêt dans les yeux.

— Et que faites-vous ici ?

— Mademoiselle Rose-Aline m'avait appelé. Elle voulait justement que je tire cette affaire d'apparition au clair.

La vieille fille eut une moue de dédain.

— Pouah, c'est bien Rose-Aline, faire venir des détectives en chair et en os pour combattre des fantômes venant de l'Au-delà.

— À propos de fantôme, l'avez-vous vu, celui-là ?

— Oui.

— Souvent.

— Deux fois.

— Pouvez-vous me le décrire ?

— Oui. Un grand homme, aussi grand que l'était Gustave. Et la tête tranchée.

— Comment le savez-vous ?

— Et le sang ? Le sang qui coule sur les épaules ? Le sang rouge ?...

– Comme ça, il n'a pas de tête ?
– Non.
– Et il marche sans difficulté ?
– Sans aucune difficulté.
– Bon. C'est tout ce que je voulais savoir...
La vieille fille vint le reconduire à sa porte.
– Si j'ai pu être de service, tant mieux.
– Vous m'avez beaucoup appris, et je vous en
remercie,

Il sortit, et se chercha un chemin dans la
pénombre.

On avait transporté le corps de Rose-Aline
Riendeau dans sa chambre, sur son lit.

Et en attendant que les entrepreneurs viennent
commencer leurs préparatifs, chacun s'était retiré
à sa chambre.

Le Domino descendit l'escalier, et marcha
vers l'arrière de la maison.

Il se souvenait que le chauffeur avait ses
quartiers au-dessus du garage.

Il voulait questionner cet homme.

La porte de la chambre du chauffeur, donnant sur la cuisine, était fermée.

Le Domino frappa.

Derrière l'huis, il entendit un léger bruit, des murmures.

Puis une voix demanda :

– Qui est là ?

Le Domino répondit le plus naturellement du monde :

– Léonard Bouvrette, je voudrais vous parler.

La porte s'entrouvrit.

Le chauffeur, en pyjama, la tenait solidement, et la retint encore plus quand le Domino voulut la repousser.

Mais le Domino ne perdit pas son air.

– Essuie le rouge à lèvre qui te barbouille le museau, petit, et ouvre cette porte. Je sais que Béatrice Riendeau est ici, et autant discuter de notre sujet à trois.

Laurent Lorrain ouvrit la porte d'un geste las.

– Entrez.

Béatrice était là.

En pyjama et en robe de chambre.

Elle était assise sur le bras d'un fauteuil, un verre à la main.

Un collins apparemment.

– Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ?

Mais le Domino lui imposa silence de la main.

– D'abord, permettez-moi de me présenter. Je ne suis pas Léonard Bouvrette, mais le Domino noir.

– Le Domino noir ?

– Oui.

– Mais... ?

– Je vous expliquerai un jour comment il se fait que je suis ici. Sachez seulement que c'était à la demande de mademoiselle Rose-Aline Riendeau...

Laurent Lorrain était médusé.

Le Domino se mit à rire.

– Mes enfants, oublions la surprise, bonne ou mauvaise, et discutons voir de ce qui nous intéresse. D'abord, le meurtre de Rose-Aline Riendeau...

Ils eurent un cri :

– Le meurtre ?

– Disons, le manslaughter, ce sera plus juste...

– Nous ne comprenons rien à ce que vous dites...

Le Domino s'assit sur une chaise droite, et commença.

– D'abord, je me doutais qu'il pouvait y avoir une idylle entre vous deux.

Béatrice aux tresses brunes eut un cri de défi :

– Qui vous a dit ?

– Personne. C'était normal. Une belle fille sévèrement retenue, un beau gars dans la même maison, des solitudes propices, des planchers qui ne craquent pas et permettent de petites excursions nocturnes, enfin tout !... Et je ne serais

pas surpris que Laurent Lorrain ne soit pas de l'étoffe dont on fait des chauffeurs...

Lorrain se mit à rire.

– Très juste. Je suis avocat. J'ai rencontré Béatrice, par hasard, et j'ai choisi ce stage temporaire comme chauffeur ici... histoire de mieux connaître cette jeune fille... Puis nous en sommes venus à des projets d'avenir.

Le Domino secoua la tête.

– Dommage que vos projets aient été si dangereux...

– Que voulez-vous dire...

– Cette apparition, ce revenant... Pas très ingénieux... Je pourrais, en deux minutes, reconstituer, à l'aide de ce que je vois dans cette chambre, reconstituer toute l'affaire, et me procurer la preuve légale.

– Ah, ça, mais...

– Pas de grands émois. Un habit qui est pendu est beaucoup trop grand pour vous, Lorrain. Cette bouteille de catsup, sur l'appui de la fenêtre, détonne un peu. D'ailleurs, une tache sur l'épaule

de l'habit indique que c'est bien la méthode employée. Habit trop grand, faux cou en papier mâché, catsup pour imiter le sang. On effraie Rose-Aline, en sachant qu'elle souffre d'une maladie de cœur. Si la mort ne survient pas, elle peut être hâtée...

Le Domino se pencha vers les deux jeunes gens.

Il tenait une cigarette non allumée entre ses lèvres.

— Avez-vous du feu, Lorrain ?

Lorrain sortit un briquet de sa poche et offrit la flamme au Domino noir.

— Merci.

Le Domino aspira une bouffée, et renifla une ou deux fois.

— Vous voyez comme c'est simple à reconstituer.

Il s'appuya dans la chaise.

— Et ainsi Béatrice héritait des quatre cent mille dollars qui lui reviennent d'après le

testament. Elle recouvre sa liberté, vous vous épousez, et vous Lorrain, faites un satané beau mariage.

Béatrice bondit :

– Je vous défends de parler ainsi !

Mais le Domino la regarda sans broncher.

– Vous en parlez bien à votre aise, Béatrice.

– Laurent refusait de m'épouser. C'est moi qui ai conçu le plan. Et il ne l'a exécuté que suivant mes instances pressantes...

Le Domino aspira une bouffée de sa cigarette.

Il mit lentement la main à sa poche de veston.

Il en tira un revolver qu'il déposa sur ses genoux.

– C'est vous, Béatrice, dit-il, qui avez conçu le plan pour empoisonner Rose-Aline Riendeau, votre tante ?

Béatrice, soudainement pâle, se leva.

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci. Votre tante a été empoisonnée.

– Qui vous a dit ça ?

– Je le sais. Je sais tout.

Lorrain s'avança vers le Domino noir.

– Ne bouge pas, Lorrain. J'ai cette arme, et je suis parfaitement capable de tirer.

Lorrain s'immobilisa.

– Si vous portez des accusations pareilles, prouvez-les !

– Mes petits, vous n'êtes que des amateurs.

– Pardon ?

– Oui, de simples amateurs. Vous avez conçu votre crime. Mais vous avez mal conçu toute cette section du crime qui dure APRÈS le crime. La disparition des preuves, etc, etc...

Il se leva, et s'appuya sur le battant de la porte.

– J'ai pu, en dix secondes, reconstituer tout le déguisement employé pour effrayer Rose-Aline... Mais je me doutais qu'elle avait été empoisonnée. J'ai demandé du feu à Laurent Lorrain. Ses doigts sentent la noix d'amande. Cette senteur

caractéristique du cyanure de potasse, le poison le plus violent qui existe, et produisant chez la victime les symptômes d'une syncope du cœur.

Il montra du doigt le veston de Lorrain.

Et dans votre poche gauche, il y a une bouteille... Je suis moralement certain que cette bouteille contenait, ou contient encore, du cyanure de potasse...

— Vous aviez le mobile, l'opportunité, et vous avez les armes... Le complot était bien monté, mais vous avez raté votre affaire. Avouez, ce sera mieux...

Laurent Lorrain sauta vers le Domino.

Mais il ne fit que quelques pas.

L'arme cracha la mort, et Lorrain tomba, une balle dans cuisse.

Le Domino lui dit :

— Une autre fois, je viserai plus haut. Ça sera moins drôle...

Béatrice, affalée sur un fauteuil, pleurait amèrement.

À travers ses sanglots, elle murmura :

– Nous sommes pris, Laurent. Autant en finir tout de suite.

Et elle se tourna vers le Domino noir...

– Autant avouer. C'est nous.

– Oui ?

– Oui, nous avons tué ma tante Rose-Aline.

– Pour l'héritage ?

– Oui, et parce que je ne pouvais plus la souffrir.

– Laurent est ton complice ?

– Oui.

Le Domino tendit l'oreille vers la cuisine.

– Je crois que vous n'aurez pas longtemps à attendre.

Il ouvrit la porte, et Théo Belœil, le chef de l'escouade des détectives de la police provinciale entra.

Le Domino lui montra le couple.

– Je t'avais promis une victime, et voici ce que

j'y ajoute : les coupables.

– Hein ?

– Oui, mon vieux. Si tu les veux, cueilles-les.

Ils sont consentants de faire des aveux.

– Ils ont tué la vieille en haut ?

– Oui, mon cher. Je te présente, de gauche à droite, Béatrice Riendeau, dont les frasques de jeunesse sont des crimes majeurs, et Laurent Lorrain, un jeune avocat qui n'a pas hésité à se faire chauffeur privé pour mieux mettre son plan à exécution.

Belœil s'avança, menottes en mains.

– Venez, mes amis, on va causer au poste.

Lorrain, sur le plancher, gémit doucement.

Alors Belœil lui dit :

– Pas besoin de geindre, l'ami, nous allons t'amener en ambulance.

– Par chance que Benoit Augé m'avait décrit un peu ton déguisement, autrement j'aurais été bien embarrassé de te reconnaître...

Puis il se tourna vers ses prisonniers et dit :

— Bon, c'est ça. Allons-y, maintenant...
Allons-y !

Les diamants de l'amiral

I

Le sanatorium était une imposante structure.

Quatre étages de pierre taillée, construits au milieu d'un bouquet d'ormes gigantesques.

Une allée de chêne, longue d'un demi-mille, menait de la route pavée au corps principal de cette institution.

Une grille flanquée de deux énormes lions de pierre portait l'inscription en lettres moulées :

« SANATORIUM DOVARITCH. »

Et en voyant cette grille...

En voyant ces bâtisses...

En visitant l'intérieur luxueux, on savait que dans ce sanatorium venaient des patients illustres, des malades millionnaires, et que les prix convenaient surtout à la bourse bien garnie de ces gens.

Un hall immense, fini en acajou, dont le plancher était couvert d'un moelleux tapis où le pied enfonçait de deux pouces, accueillait le visiteur.

Un majordome en prince-albert ouvrait la porte, et une nurse en uniforme blanc, au port de reine et aux yeux froids, demandait au visiteur impressionné le but de sa visite.

Ce jour-là, un bel après-midi d'été, le carillon résonna, et le majordome traversa le hall de son pas lent et mesuré.

Il ouvrit la porte.

– Monsieur ?

Le visiteur était un homme imposant.

Grande taille, cheveux grisonnants, lorgnon, ventre bedonnant.

– Je désirerais voir le directeur.

Le majordome s'inclina.

– Vous avez un rendez-vous, monsieur ?

– Non, mais voici ma carte.

Le majordome prit la carte, et passa le

parchemin blanc à la nurse debout à quelques pas derrière lui.

Elle lut :

« Commodore Jan Siebold, D.B.S. G.C.H. O.B.E. »

Elle s'inclina à son tour.

— Je vais faire part de votre arrivée au docteur Dovaritch Si vous voulez suivre notre portier, vous pouvez attendre dans le salon bleu.

Le commodore entra, posant sa canne sur son bras gauche replié.

Il enleva son chapeau.

Son pas était lent, pesant, plein d'une froide dignité.

Il n'eut pas à attendre longtemps.

Il fut conduit du salon bleu au bureau du docteur Dovaritch en moins de temps qu'il n'avait fallu à la nurse pour soumettre la carte et revenir avec la réponse.

Le commodore Siebold soupçonna qu'elle avait couru, car elle avait les joues plus rouges

que tout à l'heure, et elle semblait définitivement un peu essoufflée.

Le docteur Dovaritch se leva pour recevoir son visiteur.

Il daigna se lever.

— Entrez, je vous prie, commodore.

Il tendait une main cordiale.

Le commodore ne se départit pas de sa dignité.

Il mit la main dans celle du docteur, et s'assit résolument dans le fauteuil devant l'immense pupitre.

Le docteur Dovaritch était assez jeune, encore dans la quarantaine.

C'était un homme soigné. Mains d'une propreté reluisante, habits de grand faiseur, menton glabre, et l'air d'un homme qui a bien su profiter de ses talents.

La richesse du sanatorium... et la richesse des patients en témoignaient.

Le commodore examina un peu le bureau, en trouva la décoration sobre mais riche à son goût,

car il sourit d'un air satisfait, et tira un cigare de sa poche.

— Vous permettez, docteur ?

— Mais, allez, je vous en prie !

Le commodore tira une bouffée plaisante, et fixa ses souliers.

— Je viens pour une affaire extrêmement délicate.

— Oui ?

— C'est au sujet de mon frère.

— Ah ?

Le docteur Dovaritch, sur la défensive, préférait laisser parler son interlocuteur.

— Oui, mon frère l'amiral Siebold.

Le docteur Dovaritch prétendit des connaissances qu'il n'avait pas...

— Ah, oui, je le connais !

Le commodore parut surpris.

— Vous le connaissez ?

— Oh, par les journaux, seulement !

— Ah, bon. Voici. Il arrive que mon frère souffre d'une maladie mentale assez décourageante. Il a des lubies, des imaginations. Il est parfaitement lucide, semble-t-il, et tout à coup il est soumis à une crise quelconque et le voilà qui s'imagine être dans la peau de celui-ci, ou de celui-là. Il a surtout la manie des diamants. Il prétend être propriétaire de joyaux inconcevables. Et nous n'osons même plus porter nos bagues, et les femmes leurs colliers devant lui. Il les arrache de nos doigts, et ce avec les pires menaces...

Le docteur Dovaritch eut un sourire entendu.

— Cas très fréquent. Surcroît de travail, fatigue mentale. Un peu de repos, un traitement approprié, et je vous certifie que nous pouvons facilement le guérir.

Le commodore s'épongea le front et soupira avec un évident soulagement.

Le docteur Dovaritch eut un geste de dénégation.

— J'étais inquiet, je croyais que c'était bien

grave...

– Je m'exprime mal. Le cas est grave. Mais n'a pas l'habitude de résister au repos. Il faut cependant que le patient soit pris à point...

– Oui, évidemment.

– Depuis combien de temps est-il comme ça ?

– C'est tout récent, un mois à peine.

– Vous avez bien fait de me voir si tôt. Je vous certifie que nous pouvons, à moins de complications imprévues, remettre votre frère sur pied en moins d'un an.

Le commodore eut une moue.

– Si long que ça ?

– Hélas, vous savez, l'intelligence est un mécanisme bien délicat. Il est plus facile à détriquer qu'à rajuster... Mais je crois qu'un an suffira amplement. Amenez-moi votre frère, et nous le traiterons selon notre meilleure connaissance.

Le commodore se leva.

– Je ne discuterai pas de prix, car nous

sommes prêts à payer ce que ça vaut.

(Intérieurement, Dovaritch se frotta les mains. Voilà la bonne sorte de clients... On ne discute pas de prix... Ce qui veut dire \$10.000 pour un an de traitement, payés rubis sur l'ongle !)

Le commodore tendit la main au docteur.

– Demain, à pareille heure, je vous amène mon frère. Je le rends jusqu'ici, et vous en prenez soin. Le choc de se savoir dans une maison de santé le fera probablement passer par une de ses crises, mais je suis confiant, vous saurez le mater, et l'empêcher de faire des bêtises...

Le docteur eut un petit rire suffisant.

– Nous avons les moyens de mettre les récalcitrants à la raison. Amenez votre frère, et n'ayez aucune crainte, nous saurons le traiter comme il le faut.

Le commodore prit congé.

Dès qu'il fut parti, qu'il eut inséré sa lourde masse dans une magnifique limousine l'attendant à la porte, le docteur Dovaritch sonna la nurse.

– Voici un ordre pour tous les employés.

Demain matin, ce monsieur reviendra, accompagné de son frère. Je veux que vous ayez pour lui toutes les marques du plus grand respect.

La nurse s'inclina.

Le docteur Dovaritch se rassit derrière son pupitre, songeur, supputant le profit net rapporté par un tel patient.

Il ne tint pas d'impatience jusqu'au lendemain matin.

Pendant ce temps, le commodore Siebold filait dans la limousine à chauffeur en livrée, vers la ville toute proche.

Au bout de quelques minutes de trajet, le chauffeur se retourna.

– Alors ?

– Ça marche.

– Pas de soupçons ?

– Aucun.

– Tant mieux.

Et il se remit à la conduite.

II

Le lendemain matin, vers, dix heures, le commodore Siebold entrait dans l'immense magasin des bijoutiers Kirk et Frères.

Son allure imposante, sa prestance de premier ministre attira l'attention immédiate du gérant de plancher.

Il se précipita.

– Monsieur, vous désirez ?

Et le commodore, d'une voix sèche et brève, jeta à travers la fumée de son cigare :

– Le comptoir des diamants.

On le conduisit.

Au comptoir, il demanda le gérant du département.

– Oui, monsieur ?

– Je voudrais quelques mots avec vous.

- Certainement !
- Voici, je suis le professeur Dovaritch.
- Celui qui a le sanatorium ?
- Oui.
- Oui, monsieur le professeur ?
- J'ai un cadeau à faire à l'une de mes patientes.

Il rougit violemment, et fut tout à coup fort timide...

- Nous allons... nous allons nous marier.
- Le gérant hocha la tête.
- Et vous désireriez quelques bijoux, je suppose... Comme cadeau.

– Justement.

Mais nous sommes à votre service...

– Alors voici, il se présente une autre difficulté. Cette patiente est confinée au lit pour quelques temps encore. Et je sais qu'elle est de goût très difficile.

– Oui ?

– Je voudrais donc pouvoir lui montrer ces bijoux que je choisis pour elle.

– C'est possible, je crois.

– De quelle façon ?

– Bien voici. Nous pouvons vous envoyer un de nos commis. Il montrera les bijoux à la patiente, et elle choisira elle-même ce qui lui plaît.

– Et cela serait tout de suite ?

– Mais certainement pourquoi pas !

Le gérant appela un commis.

– Albert, tu vas prendre les précautions ordinaires, et tu vas te rendre avec monsieur le professeur à son sanatorium. C'est pour montrer quelques bijoux...

– Bien monsieur, répondit Albert avec déférence.

Le gérant se tourna vers son client.

– Et quels bijoux désireriez-vous montrer à votre amie ?

– Quelques diamants. Pas trop dispendieux,

dans les cinq mille dollars environ. Puis une rivière, pas plus de dix mille dollars. Et tiens, un bracelet d'émeraudes dans les mille dollars. Si vous avez d'autres pièces avec lesquelles vous pourriez la tenter, ne vous gênez pas.

— Entendu, je vous prépare un petit assortiment dans cet écrin de démonstration.

Le pauvre crédule prépara son assortiment, et cinq minutes plus tard le commis devenu messager responsable et celui qui était alternativement bien des personnages filaient vers le sanatorium.

À la porte, le faux commodore se pencha vers le commis.

— Une phrase de votre gérant m'intrigue. Il a parlé des précautions ordinaires. Qu'est-ce que cela signifie ?

Le commis se mit à rire.

— Ceci, dit-il.

« Ceci », était un revolver tenu dans une gaine sous le bras.

— Il est chargé, dit le commodore.

Le commis riait toujours.

— Voilà bien le plus drôle de l'affaire. Non, il n'est pas chargé. Au cas où nous tirerions à mauvais escient.

Le commodore parut rassuré.

— Ah, bon.

Ils entrèrent.

La déférence des employés, leurs courbettes et leurs saluts firent réellement croire au commis que cet homme était véritablement un grand personnage, et certainement le directeur de l'institution.

Il suivit donc le commodore dans le petit salon.

Le gros homme tendit la main.

— Donnez-moi les bijoux, je reviens avec la patiente dans un instant.

Plein de confiance, le commis tendit l'écrin, et le commodore sortit.

Dans le hall, il fit signe aux assistants de Dovaritch, et à Dovaritch lui-même, qui

attendaient.

Ils entrèrent.

Alors le commodore sortit à pas pesants et dignes, rejoignit son complice dans l'auto, jeta les quelques cinquante mille dollars de bijoux négligemment sur le siège, et dit :

– Démarre mon vieux, le tour est joué.

Et ils disparurent en direction des États-Unis.

Dans le petit salon, on avait endossé la camisole de force au pauvre commis qui criait après ses diamants, et qu'on n'écoutait pas du tout.

Il fallut une demi-journée avant qu'on consentit à vérifier tel qu'il le demandait, et qu'on s'aperçut avoir été magistralement roulé par un bandit de première force.

Cet ouvrage est le 697^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.